



Laurie
PIRÈS

Œuvre d'art

I- LA MUSE

Laurie Pirès

Œuvre d'art

Tome I - La muse

© Laurie Pirès, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0476-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mes nuits d'insomnies
Pour mes absences
Le fruit de ta patience

PROLOGUE

Londres, 2010

Ce matin-là, elle n'avait pas ouvert les yeux, ne m'avait pas souri, ni dit « je t'aime ». Au lieu de ça, je m'étais réveillé près de son corps sans vie. Aucun souffle n'émanait d'elle. Je m'étais levé d'un bond, cherchant à mettre une distance entre la mort et moi. Puis j'avais appelé les pompes funèbres, ce geste tant redouté depuis trois ans, afin d'annoncer le décès de mon épouse.

Ma défunte compagne avait été l'unique femme à avoir partagé ma vie. Je n'étais pas immédiatement tombé amoureux d'elle, je l'avais laissé apprendre à me connaître et elle m'avait autorisé à entrer dans sa vie. Les liens qui se créèrent furent un attachement réciproque, d'une évidence. Certains nous pensaient âmes sœurs. Une absurde théorie avancerait qu'une personne serait obligatoirement obstinée à vous retrouver. Je n'y avais jamais cru, ma femme non plus.

Elle m'avait appris à aimer, chose qui, avant elle, était un sujet de railleries entre amis. Elle me parlait de passion et me racontait que je l'avais envoûtée.

Elle me répétait de lire les signes de la vie et de mon destin, de les écouter et, surtout, de les suivre. En cas de doute, j'avais le choix : j'étais maître de mon avenir, bien qu'il y eût quelque chose de plus fort que nous et que nous n'égalerions jamais. Même si les symboles et les signes que nous croisions étaient là pour notre libre arbitre, c'était à nous de prendre en main notre destinée. Grâce à elle, j'avais appris à déchiffrer les nombres, à décoder les couleurs, à lire à travers la symbolique des fleurs et à observer le langage du corps. J'avais également analysé et étudié l'histoire des religions monothéistes, des mythologies et des sagesses chinoises qui avaient engendré la symbologie de notre quotidien.

L'art demeure une passion depuis mon enfance. Je ne me considère pas artiste mais véhicule de l'art, je décèle un chef-d'œuvre, ou détecte un talent ; je déniche une toile de Maître ancien ou d'un nouveau virtuose et l'expose. L'art résulte de l'âme humaine, de ce qui est issu du tréfonds des êtres que nous sommes, le souterrain de notre inconscient, qui, un jour, se révèle une mine d'or.

Lauren racontait à qui voulait l'écouter que, dans le Yin et le Yang, j'étais le Yin, le froid hivernal pur d'un homme calme exploitant mon côté féminin. Je suis comme l'eau, parfois glaciale et parfois limpide, un torrent impétueux ou paisible à entendre. Symboliquement, l'eau soumise à l'influence des conditions

atmosphériques, se révèle capable de détruire, de dissoudre, de laver ou de régénérer, mais elle finit toujours par guérir.

Elle m'avait aidé à être juste envers les gens qui se montraient différents de moi, physiquement comme spirituellement. À ne pas juger. L'analyse ne s'apprend que dans le silence, les yeux grands ouverts et les oreilles affutées. Le débat commence lorsqu'on est prêt à dépasser nos limites de la compréhension. Si vous acceptez que vous ne déteniez pas la vérité absolue, alors vous êtes capables d'entendre des arguments qui vous contredisent, puisque tout le monde, par déduction, ne pense pas comme vous. Je suis un sceptique. Pour moi, on ne sait rien. On suppose et on se fait notre propre opinion.

J'avais passé douze ans à ses côtés, douze années où je n'avais cessé d'apprendre. Je n'étais plus l'adolescent tardif mais l'adulte averti.

L'enterrement avait rassemblé la sphère culturelle et artistique : artistes-peintres, conservateurs de musées, marchands d'art, galeristes, show-biz, mais aussi quelques politiciens qui admiraient son travail.

On me saluait en présentant de sincères condoléances, une tape sur l'épaule ou dans le dos, typiquement masculin, un geste tendre sur le visage ou sur la main pour les femmes, des embrassades de nos familles respectives et de nos amis. J'étais resté absent, mon esprit ne voulait pas accepter cette situation, je me sentais désorienté, affaibli, mais aucune larme n'était parvenue à couler, je m'y refusais.

J'avais mis un lion sur sa pierre tombale. Il est l'éternel gardien qui protège la tombe des esprits malfaisants, il est le courage, la force et la résurrection. On place souvent des statues de cet animal sur les tombeaux de héros morts au combat. Et Lauren était une soldate, une remarquable prouesse.

Un an déjà. Un an qu'elle avait succombé à ce cancer qui l'avait tant fait souffrir. Et depuis, moi, James Taylor, j'arrête de vivre, cesse de regarder le monde qui m'entoure. Je ne sens plus les odeurs des saisons, ni le goût du bon vin. La musique ne m'emporte plus, mes mains n'apprécient plus le toucher d'une étoffe soyeuse et mes yeux n'aspirent plus à s'émerveiller devant un superbe tableau.

Chaque matin, je me rends à la galerie d'art – celle de ma femme. Je ne vis que par mon travail. Même mes amis essayent de me divertir, de me changer les idées. Quand je ris, cela sonne faux, mes sourires forment des rictus mélancoliques, des représentations de tristesse et repoussoirs de toutes joies.

Ainsi, je ne supporte plus ni les rues monotones de Chelsea, ni l'appartement

morose qui a bercé sa mort.

Par l'intermédiaire d'un maître de conférences et professeur universitaire à Paris, ma belle-sœur, enseignante en histoire de l'art à l'UCL - *University College London* -, m'informe que la Sorbonne recherche un spécialiste pour enseigner la symbologie dans l'art à des étudiants en dernière année de Licence Histoire de l'Art, une option qu'a inauguré l'Université cette année. Étant donné que je suis francophone pour avoir poursuivi mes études à Paris durant cinq ans, j'ai accepté le poste.

Je ne pars pas dans l'optique de m'éloigner de cette vie anxiogène qui ne m'égayé plus. J'éprouve le besoin de transmettre le savoir que j'ai reçu pendant tant d'années. Simon, cet adjoint et ami, tiendra la galerie pendant mon absence et j'ai une entière confiance en son professionnalisme.

Alors, en août, je me retrouve à Paris, la ville de l'amour et des arts, d'Édith Piaf et du french cancan, la cité de la mode, de la culture et du bon vivre.



TOME I

La muse

*« Je préfère au constance, à l'opium, aux nuits,
l'élixir de ta bouche où l'amour se pavane. » Le Spleen de Paris
Charles Baudelaire*

PARTIE I : Le corps

Dans beaucoup de religions, la figure humaine (corps) symbolise la puissance divine et constitue le principal emblème du sacré. Il est dit dans l'Ancien Testament : « Dieu a créé l'homme à son image ».

1.

Paris, 2011

Sous mes pieds, est gravé « Le point zéro des routes de France » sur une rose des vents faite d'une pièce de bronze et entourée d'une dalle de pierre. Là, pile ici, je me trouve au point zéro de la distance que l'on calcule avec les autres villes françaises. En levant la tête, derrière mes lunettes de soleil, j'admire la cathédrale la plus célèbre du pays, fascinante, intrigante, mystérieuse et gigantesque, Notre-Dame de Paris. Ce trésor gothique, masse imposante de beauté et de siècles de construction, est un code intéressant à déchiffrer pour un homme tel que moi.

Mes yeux s'attardent sur les deux contreforts solides qui jaillissent avec puissance vers le ciel.

Symboliquement, cela signifie que cette cathédrale a été construite par Dieu. Néanmoins, les lignes que l'on perçoit à l'horizontale tassent l'édifice et ramènent la construction vers notre terre. Ainsi la cathédrale est considérée comme une bâtisse pour l'Homme. Les cercles, dessinés comme de grandes roses, sans commencement ni fin, décrivent l'illimité, image de Dieu. Quant aux formes carrées, plus subtilement sculptées, elles symbolisent l'espace limité, à l'image de l'Homme. Toutes les représentations des personnages bibliques, sur les façades, les galeries ou les portes, sont minutieusement pensées. C'est grâce à cela que l'on différencie un chef-d'œuvre d'une architecture banale.

Les Parisiens se frayent un chemin parmi les visiteurs. Le soleil se pointe - caché depuis bien trop longtemps derrière les nuages - et commence à jouer sur mon moral.

Ce matin, devant Notre-Dame de Paris, je me sens vivant. Mon but n'est pas d'entrer dans la cathédrale, mais de continuer ma route vers un endroit bien plus personnel et, de surcroît, plus fort émotionnellement : le Quartier Latin.

Un endroit très fréquenté par les étudiants et les professeurs, grâce à la présence de nombreuses universités. Historiquement, il tire son nom de l'usage

intensif du latin des cours dispensés au Moyen-Âge dans les écoles et universités. Dix-neuf ans plus tôt, c'est ici que Simon et moi avons posé nos bagages dans un studio d'à peine 23 m².

Simon Williams est mon meilleur ami d'enfance. Nous étions dans la même classe durant la maternelle, l'école primaire et le secondaire avant de décider de traverser la Manche et venir faire nos études d'Arts à Paris.

Ma grand-mère vivait au Faubourg-Saint-Antoine depuis près de trente-cinq ans, dans le 12^e arrondissement. Au début, le temps de trouver un appartement - ce qui n'était pas une mince affaire - nous avons vécu chez elle. Nous n'étions pas riches, même en travaillant dans des restaurants, des bars ou des librairies, les fins de journée et les week-ends. Une année avait été nécessaire pour réunir l'argent de la caution et du premier loyer, payé par notre sueur et notre patience. Nous avons signé pour ce studio sans que quiconque ne nous aide financièrement.

Durant trois années, nous avons suivi un cursus à l'école des Beaux-Arts : étudiants studieux et assoiffés de culture, nous participions à des ateliers-débats ; nous nous familiarisions avec des pratiques traditionnelles telles que le dessin, la peinture, la photographie et la sculpture enseignés par des artistes, des éditeurs, des galeristes ou des théoriciens. Étant formés par le goût du savoir et de l'envie incessante d'approfondir les questions, qu'elles soient culturelles, artistiques, fiscales, juridiques ou historiques, nous étions incollables sur l'esthétique des œuvres. De connaître l'Histoire de l'Art, l'anthropologie et l'histoire de la création littéraire. Nous savions manipuler des matériaux traditionnels jusqu'aux équipements modernes dirigés par des techniciens d'art.

Nous avons eu l'occasion de partir en stage d'été à Venise grâce à l'École, un rapport devait être rendu sur la vie de Tiziano Vecellio et son œuvre : nous avons mangé, vécu et dormi Titien. Simon était à deux doigts de se jeter dans le *Canal Grande*. Aujourd'hui encore, dès qu'il entend le nom du maître, il gesticule pour exprimer son traumatisme, ponctué d'un « Foutez-moi la paix avec lui ! »

Nous en étions sortis diplômé en poche, avec mention. À partir de la quatrième année, nos chemins s'étaient séparés, Simon partit en IESA « Expert en commercialisation et diffusion des œuvres d'art » maîtrise d'Art Contemporain - malgré le culte qu'il vouait à Monet. Il vivait avec son temps et poussait sans arrêt l'art dans l'avenir.

Quant à moi, fasciné par tout ce qui était ancien, un vrai passionné d'Art de la Renaissance à l'Art Moderne, je suis entré à l'École de Condé en maîtrise